Hubert
Nyssen

L'éditeur et son double

CARNETS 1989 - 1996

ACTES SUD

L'EDITEUR ET SON DOUBLE

Dans le troisième volume de ces carnets, il est toujours question de choses vues, de voyages et de chasses aux coups de cœur, de livres parus et d'auteurs apparus, d'occurrences, de naissances et de morts, de portraits, de conciliabules sous un platane et de "domaines privés", mais aussi de l'affaire Rushdie, d'une lettre ouverte à Charles Pasqua, d'ultimes entretiens avec Nina Berberova, Jacqueline Kennedy, François Mitterrand... Dès lors, quand on me demande quelle différence je fais entre l'éditeur et son double, je suis tenté de répondre qu'ils sont comme les deux faces d'un ruban de Möbius, lesquelles, on le sait, n'en font qu'une.

H. N.

Ecrivain, Hubert Nyssen est aussi l'éditeur qui a fondé Actes Sud en 1978. Les deux premiers volumes de ses carnets ont paru, l'un en 1988, l'autre en 1990.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS
LE NOM DE L'ARBRE, Grasset, 1973 ; Passé-Présent n° 53.
LA MER TRAVERSÉE, Grasset, 1979. *Prix Méridien.*
DES ARBRES DANS LA TÊTE, Grasset, 1982.
Grand Prix du Roman de la Société des Gens de Lettres.
ELÉONORE A DRESDE, Actes Sud, 1983.
Prix Valery Larbaud, Prix Franz Hellens ; Babel n° 14.
LES ROIS BORGNES, Grasset, 1985 ; J'ai Lu n° 2770.
Prix de l'Académie française.
LES RUINES DE ROME, Grasset, 1989 ; Babel n° 134.
LES BELLES INFIDÈLES, Actes Sud (Polar Sud), 1991.
LA FEMME DU BOTANISTE, Actes Sud, 1992.
L'ITALIENNE AU RUCHER, Gallimard, 1995.
Grand Prix de l'Académie française.

ESSAIS
LES VOIES DE L'ÉCRITURE, Mercure de France, 1969.
L'ALGÉRIE TELLE QUE JE L'AI VUE EN 1970, Arthaud, 1970.
L'ALGÉRIE, Arthaud (Les Beaux Pays), 1972.
LECTURE D'ALBERT COHEN, Actes Sud, 1981, nouvelle édition 1988.
L'EDITEUR ET SON DOUBLE, Actes Sud, I : 1988, II : 1990.
DU TEXTE AU LIVRE, LES AVATARS DU SENS, Nathan, 1993.
ÉLOGE DE LA LECTURE, HC, 1995.

POÈMES
PRÉHISTOIRE DES ESTUAIRES, André De Rache, 1967.
LA MÉMOIRE SOUS LES MOTS, Grasset, 1973.
STÈLES POUR SOIXANTE-TREIZE PETITES MÈRES, Saint-Germain des Prés, 1977.
DE L'ALTÉRITÉ DES CIMES EN TEMPS DE CRISE, L'Aire, 1982.
ANTHOLOGIE PERSONNELLE, Actes Sud, 1991.

RÉCITS (JEUNESSE)
L'ÉTRANGE GUERRE DES FOURMIS, L'Ecole des Loisirs, 1975. Actes Sud Junior, 1996.
LE RHÔNE, Actes Sud, 1980.
LE NORD, Epigones, 1984.
LE BOA CANTOR, Actes Sud Junior, 1996.

RADIO
DOMAINE PRIVÉ, France-Musique, sept. 1995 - juin 1996.

© ACTES SUD, 1997
ISBN 978-2-330-08568-1

Illustration de couverture :
Abel Quezada, *Tango Dancers* (détail), 1980
(Tous droits réservés)

Hubert Nyssen

L'EDITEUR ET SON DOUBLE

CARNETS – 3

1989-1996

ACTES SUD

Pour Françoise
sans qui l'éditeur
aurait perdu son double.

L'art a deux lobes, comme le cerveau.

JULES BARBEY D'AUREVILLY

AVANT-PROPOS

Si l'on me demande quelle différence je fais entre l'éditeur et son double, j'hésite… Je pourrais répondre que l'éditeur est hanté par le texte, et son double par le paratexte. Ou suggérer que le double est un miroir (une conscience ?) dans lequel il arrive à l'éditeur de s'interroger sur la distance qui sépare les illusions de leur accomplissement. Ou encore, prétendre que l'un est comptable du temps de l'autre car, par force, il est ici question de l'âge, des jours qui passent, des régimes qui changent, des générations qui modifient les styles. Sans doute devrais-je répondre, car c'est au plus près de la vérité, que l'un édite de jour en ignorant ce que l'autre écrit souvent de nuit. Mais d'abord s'impose une évidence : l'éditeur et son double sont comme les deux faces d'un ruban de Möbius, lesquelles, on le sait, n'en font qu'une.

1989

Au Paradou, le 8 octobre 1989 – Au cours de notre conversation dominicale, Nina Berberova me raconte qu'elle a reçu à Princeton, mercredi, la visite de Mstislav Rostropovitch. "Nous avons parlé russe pendant une heure, dit-elle, anglais la suivante. Parlé de tout, de nos vies, de nos œuvres, de nos amis, et de notre inquiétante Russie." Rostropovitch était venu la consulter : fallait-il accepter l'invitation qui lui était faite de retourner là-bas ? "Oui, oui, je lui ai dit oui, martèle Nina, il faut y aller, pour les gens… Mais Rostropovitch est un enfant gâté, ajoute-t-elle. Il craint la grossièreté, le manque de confort, les incertitudes…" Et soudain : "Tu vas être très jaloux… Pour me remercier de la consultation, ce jeune homme (elle parlait d'un musicien de soixante-deux ans) m'a couverte de baisers !"

Francfort, le 10 octobre – Au Pavillon bleu de la Foire du livre, Jack Lang inaugurait ce

soir, en compagnie d'Helmut Kohl, une exposition française – bicentenaire de la Révolution oblige. Il y avait foule, bousculade, poussées d'épaule et jeux de coudes. Jack Lang a repéré l'angle où sont exposés nos livres, il a dévié le cortège et pour Helmut Kohl a entrepris le récit de l'expérience décentralisée d'Actes Sud qu'il disait exemplaire. "Hum, hum…" a fait l'Allemand, entre deux bouffées de cigare, après avoir entendu la traduction à laquelle s'appliquait une maîtresse femme. Il m'a tendu une main blanche et potelée comme un poulet fermier, et le cortège est reparti.

Francfort, le 11 octobre – Dès ce matin, le carrousel de la *Frankfurter Messe* s'est remis à tourner à plein régime et ne s'est pas arrêté avant la nuit. Il y a dix ans, à nos débuts, il n'était pas facile d'y monter. Les routiers des grandes compagnies étaient trop occupés pour nous accorder un peu de leur temps. Il y a trois ans encore, nous n'étions reçus, le cul sur l'arête de la chaise, qu'à la condition d'user de peu de mots et de montrer des dispositions pour l'achat. Maintenant, on nous demande des rendez-vous, on vient sur notre stand, on se dispute les droits de publication de Berberova.

Arles, le 13 octobre – Première, aujourd'hui, dans la chapelle Saint-Martin, des "Soirées musicales d'Arles" imaginées par ma fille Françoise et Jean-Paul Capitani.

Cette série, consacrée à la musique de chambre, combien d'auditeurs aurait-elle dans notre petite ville ? Trente ou quarante ? Il en est venu quatre cents pour écouter, dans Roussel et Fauré, Georges Pludermacher, les frères Pasquier et Roland Pidoux. Ah, me disais-je, si les manuscrits qui tombent chaque jour sur nos tables étaient composés avec le soin que ceux-là ont mis dans leurs interprétations…

Arles, le 16 octobre – Une éditrice de Berlin-Est, rencontrée là-bas en mai dernier, me dit aujourd'hui son étonnement devant l'intérêt que l'on porte ici aux remous en RDA. Elle les minimise, conteste que les Allemands de l'Est passent en nombre à l'Ouest, et ne voit dans les récentes manifestations de rue qu'un pacifique processus qu'elle dit engagé de longue date. Quand elle apprend que l'on craint de voir sur Alexanderplatz se renouveler les massacres de Tien An Men, elle se force à rire, et elle entreprend de louer le pacifisme, la prospérité, la pérennité de sa république "démocratique".

Bruxelles, le 17 octobre – Invité par les éditions Duculot à faire une conférence sur la traduction littéraire. Leur établissement, voisin de l'université de Louvain-la-Neuve, est au milieu des champs, et je pouvais voir, par une baie vitrée, quelques vaches ruminant à la lumière de projecteurs.

Puisque j'étais chez "son" éditeur, j'ai placé mon propos sous le signe de Grevisse et du *Bon Usage*. Combien de maladresses évitées, en effet, quand le traducteur préfère ce "bon usage" à celui des littéralismes alambiqués ou des littérarismes infidèles !

Paris, le 18 octobre – Visite à Jacques Chancel, dans son bureau de l'avenue Montaigne. Il m'interroge sur Nina Berberova dont l'aventure éditoriale le passionne depuis le premier jour. Pour en témoigner, il a d'ailleurs sorti d'un tiroir le manuscrit d'un journal où il en parle. Je lui relate la rencontre de Nina avec Rostropovitch et les hésitations de celui-ci. "Rostro ira en URSS", me dit Jacques. Il ajoute, avec son malicieux sourire : "D'ailleurs, je pars avec lui."

Ce soir, à l'ambassade de Belgique, on me remet la rosette de l'ordre de Léopold. Parmi les autres décorés, Annie Cordy et Alain Bosquet. L'ambassadeur a des lettres, de l'humour, ses propos mettent en joie le public où je reconnais tant d'amis. Quand vient son tour de remercier, Alain Bosquet dit : "Je risque d'être maladroit, donc un peu belge…"

Au Paradou, le 21 octobre – Arnaldo Calveyra est descendu en Arles. A table, il a évoqué Borges citant le mot de Ruskin – *pathetic fallacy* – pour dénoncer ceux qui ne s'intéressaient à lui que pour sa cécité. "Tu as

connu Borges ? – Si bien, si bien", a murmuré Arnaldo. Et d'expliquer qu'il était du très petit nombre de lecteurs dont Borges dut longtemps se contenter en Argentine. "En ce temps-là, dit encore Arnaldo, les livres de Borges étaient publiés à compte d'auteur et ne se vendaient guère." Puis, les Français étaient venus, et parmi eux Roger Caillois. Le succès avait commencé. "Mais Borges, ajoute Arnaldo, n'aimait pas la manière dont les Français se méprenaient sur le sens de ses livres…"

Au Paradou, le 22 octobre – Nina, au bout du fil, je la sens tendue mais joyeuse. C'est qu'Irène de Fürstenberg organise une soirée pour elle, à New York, la semaine prochaine. "Les grands éditeurs seront là", dit-elle avec un brin de défi et un peu de cette naïveté que lui donne parfois une reconnaissance si tardivement venue. "Il pourrait y avoir une surprise… Irène m'enverra une limousine. Tu imagines ? Il y a quelques années à peine, qui se serait soucié de m'envoyer une limousine ? – Eh bien, dis-je pour n'être pas en reste, tu es cette semaine sur la liste des meilleures ventes de *L'Express*. – Intéressant…", fait Nina, méditative. Et d'ajouter, glissant d'une chose à l'autre, qu'elle vient de relire son *Alexandre Blok*, qu'elle trouve ce livre très "lisible" encore, et que nous pouvons en préparer la réédition. Je devine l'intime stratégie : distiller les ouvrages, prolonger

le bonheur de la reconnaissance, et ainsi allonger le temps qui lui reste à vivre, comme si elle ne pouvait disparaître, sauf forfaiture du destin, avant que tout ait été publié.

Au Paradou, le 30 octobre – Dans *Le Monde*, Brunot Frappat écrit : "Il faudra, un jour, faire le bilan du simplisme, de la grossièreté, de l'imposture, dans ce pays et en cette fin de siècle. Etablir l'acte d'accusation de tous ceux qui, sur les diverses estrades du débat public, sont chargés d'éclairer l'opinion, d'apporter aux gens ordinaires, riches de leurs soucis, des aliments pour leur réflexion, et qui se conduisent comme des chauffards de la pensée." *Se conduire comme un chauffard de la pensée…* la formule me fait jubiler. Et, j'en suis sûr, ferait jubiler mon ami, le philosophe Michel Guérin.

Au Paradou, le 1er novembre – Commencé à choisir et parfois récrire les pages des carnets qui formeront le deuxième volume de *L'Editeur et son double*. Le livre est dédié à Nina Berberova, et pour une bonne part consacré à son ascension. Il faut non seulement balancer le superflu, taire l'indiscret, retoucher l'imprécis, mais encore prendre garde à ne pas "rehausser" les notes avec des connaissances acquises par la suite. Sans compter que, parfois, un mot écrit en avion, en train, ou la nuit, fait trop brève allusion

à des choses dont l'essentiel demeurerait invisible sans une explication. Inquiétant travail.

Arles, le 2 novembre – Dans *Pages*, interview de Nina Berberova à propos du voyage en URSS. "C'est affreux de se sentir une survivante, dit-elle. Jamais je ne me suis sentie aussi seule."

Au Paradou, le 5 novembre – "On mangeait sur ses genoux, dit Nina racontant sa soirée chez Diane de Fürstenberg. Il y avait un monde fou, et j'ai longtemps parlé avec Edward Kosh, le maire de New York. Mais pas un éditeur… (Suit un de ces silences aussi éloquents que les phrases brèves de ses romans.) Diane m'avait logée dans un hôtel luxueux, reprend-elle. Le lendemain matin, on m'a apporté les journaux et j'ai compris… Le directeur de Random House, qui devait assister à la soirée, venait d'être limogé. C'est ça l'Amérique !"

En train, vers Bruxelles, le 6 novembre – Des dizaines de milliers d'Allemands de RDA se hâtent de gagner l'Allemagne de l'Ouest par la Tchécoslovaquie, sans se douter de ce qui les attend de l'autre côté des vitrines qui, tel le miroir d'Alice, les fascinent. Notre impudent angélisme… Comme si l'exode de ces gens donnait raison aux ambitions des condottieres du libéralisme.

Bruxelles, même jour – Alors que, sur l'âge des hommes, elle avait promis un débat "élevé", Françoise Van de Moortel, qui anime à la télévision belge une émission du genre *Dossiers de l'écran*, a voulu, après la projection du film de Jacques Deray, *Maladie d'amour*, arracher des secrets d'alcôve à Wolinski, à Jacques Bens (il vient de publier un bien joli petit livre, *La Cinquantaine à Saint-Quentin*), à moi, à quelques autres témoins. Elle a découvert que les hommes peuvent être pudiques. Et comme, agacée, elle me disait : "Mais vous… il s'est tout de même passé quelque chose quand vous avez eu cinquante ans…" j'ai répondu : "Oui, j'ai fondé une maison d'édition." Ah, la rancune dans son regard !

Paris, le 7 novembre – Avec Micky et Pierre Alechinsky, déjeuné dans l'appartement-musée de Sam Mansour. Au centre d'un décor composé par des toiles contemporaines, les masques primitifs et les sculptures africaines ont l'air de se reposer de la sarabande surréaliste qu'ils durent mener au temps où Joyce vivait encore. Nous avons exposé à Sam notre projet de constituer une intégrale des œuvres de Joyce Mansour que la dispersion a fait tomber dans l'oubli. Joyce, je l'ai connue jadis, à Bruxelles, quand j'ai monté là-bas, sur les planches du minuscule Théâtre de Plans, *Le Bleu des fonds*, dont le texte a d'ailleurs été édité à cette occasion. De ce temps-là, j'ai gardé un

goût proche du vertige pour la prose véhémente et la poésie instinctive d'une femme emportée par le destin dans une manière de tornade.

Au Paradou, le 9 novembre – Minuit. Les événements vont cette fois plus vite que les commentaires. En RDA on a ouvert les frontières, et le mur de Berlin est virtuellement aboli. Me revient la phrase de Tioutchev, entendue chez les Broder, à Moscou, cet automne, quand nous nous réjouissions d'être les témoins de la *perestroïka* : "Bienheureux celui qui a visité le monde dans la minute qui a décidé de son destin." C'est qu'à cette heure de la nuit, l'avenir et ses interrogations disparaissent dans la joyeuse flambée. Avant de penser aux conséquences, il y a d'abord un temps pour se réjouir de l'effondrement symbolique de la barbarie.

Arles, le 12 novembre – Les Assises de la Traduction littéraire, qui étaient cette année consacrées au théâtre, se sont achevées sans que soit abordée l'analyse métaphorique de la traduction (littéraire) par l'interprétation (théâtrale), une confrontation de la mise en scène et de la mise en texte (paratexte). M'en suis consolé avec Jean-François Peyret et Jean Jourdheuil dont l'intelligence iconoclaste fait voler en éclats un monde qui ronronne sous la couette de ses petites certitudes.

Laure Bataillon, chère traductrice dont le visage aux yeux incomparables, loin de souffrir du temps qui passe, en paraît illuminé, évoquait ce soir le déferlement allemand, les brèches pratiquées dans le Mur, les barrières levées, l'idéologie en déroute. "C'est aussi, disait-elle, la déroute des experts et la défaite des prévisions… Un expert assis sur un tas de certitudes, comme un avare sur son or, c'est un danger social."

Au cours de la conversation dominicale, c'est avec Nina cette fois que j'évoque la chute du mur de Berlin. Je lui demande si elle connaît la sentence de Tioutchev. "Tioutchev ? fait-elle. Mais il est de lui, le vers qui a donné son titre au *Roseau révolté*." Je cours à la page 69… "Le roseau pensant murmure sa révolte." On aurait pu mettre une note en bas de page ! (Au temps pour moi…)

Nina en a trop vu, elle ne participe pas à l'euphorie. La réunification de l'Allemagne ne lui dit rien de bon.

Arles, le 17 novembre – Le premier concert des Soirées musicales d'Arles pouvait n'avoir dû son succès qu'à l'effet médiatique du lancement. Mais ce soir, la chapelle bondée, les chaises qu'on rajoute, un car de mélomanes venus d'Uzès… c'est autre chose. Le coup de cœur de la soirée est allé à un violoncelliste américain, Gary Hoffman, dont on a compris, aux premiers traits d'archet, d'une précision superbe, qu'il était un maître.

Au Paradou, le 19 novembre – Nina, au cours de notre conversation, élude les questions sur sa santé. “Bonne et pas bonne”, dit-elle. Puis me presse de rédiger un contrat qui englobera tous les textes que nous serons amenés à découvrir après sa disparition et dont elle ne peut fournir la liste car elle a réparti ses archives entre plusieurs universités. Tout à coup, le ton change, elle prend de la distance… “Tu sais, toi et moi, on aurait pu, on aurait dû se rencontrer vingt ans plus tôt, je n’avais pas… *sorok*… *piatdeciat*… (elle compte en russe) soixante ans. Tout était encore possible. (Silence.) Maintenant, trop tard, quelque chose manque…” Et elle me souhaite le bonsoir d’une voix d’outre-tombe.

Arles, le 20 novembre – Leonardo Sciascia est mort qui voyait dans la Sicile une métaphore de notre monde. J’ai lu peu de romanciers dont la phrase fût aussi suggestive que la sienne. Me souviens d’avoir évoqué, un soir devant des amis, la page d’anthologie qui raconte, dans *Les Oncles de Sicile*, comment une milicienne républicaine est livrée aux Mores par l’officier franquiste qui la capture. J’ai voulu leur lire cette page violente, insupportable, mais en retournant au texte je me suis aperçu que le mémorable épisode tenait, non en une page, mais dans une phrase ! Le reste, c’est, comme disait Duras, “la part du livre à faire par le lecteur”.

Paris, le 21 novembre – Devant les périls que représente pour lui cette Europe de l'Est qui se lézarde, Ceauşescu fait appel à Cuba et à la Chine pour constituer un front communiste pur et irréductible. Imagine-t-on une "crise des missiles" au cœur de la vieille Europe ?

Paris, le 22 novembre – Au bar du Lutétia, à propos des prix littéraires de saison, Yves Berger me confirme : "Rien pour Berberova. Son second passage chez Pivot a exaspéré les jurés du Médicis. Elle en a trop fait !" Trop fait ? Eh oui, passer deux fois en quatre mois chez Pivot quand on est édité par une maison comme Actes Sud, c'est d'une outrecuidance !

Arles, le 24 novembre – Patrick Griollet est devant un dilemme. Ou il assigne Vautrin qu'il accuse d'avoir pillé son dictionnaire cajun pour écrire *Un grand pas vers le bon Dieu*, roman que vient de couronner le Goncourt. Ou il accepte le plat de lentilles qu'on lui propose en échange de son silence. Il voulait mon avis. Lui ai suggéré d'écrire un libelle : "Un Vautrin peut en cacher un autre."

Au Paradou, le 29 novembre – Achevé la lecture du dernier Torgny Lindgren : *La Lumière*. Je reste confondu par le parti que ces Suédois (penser aussi à Göran Tunström) tirent de la folie. Suis revenu au

quotidien, titubant, la tête pleine de la peste que répand à Kadia une lapine que le héros de l'histoire a ramenée d'un bourg voisin, faute d'y avoir trouvé la femme dont il avait rêvé. Les obsessions immémoriales et les fantasmes du corps social pestiféré sont, dans ces pages, en quelque sorte sculptés par une écriture dont Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, les traducteurs, rendent bien les résonances et le relief.

Relu aussi les épreuves des deux livres d'Anne Walter : *Rumeurs du soir* et *La Nuit coutumière*. L'usure ne joue pas, l'effet singulier demeure. Cette prédation sexuelle, sans cesse reprise, ravage et fait geindre le corps de ses créatures, dévaste leur esprit hanté par la jouissance du sacré.

Et puis, relu, cette fois sur épreuves, *Moon Palace* de Paul Auster. Livre époustouflant, narration à l'état pur. Paul est plus narrateur que romancier. S'embarquer dans la première phrase de ce livre, c'est monter à bord d'un *scenic railway*. On grimpe, plonge, vire, revient, repart et replonge sans faculté de retour ou d'arrêt. Et l'on en descend à jamais différent de ce que l'on était au départ.

Liège, le 4 décembre – Le brouillard et le passage de Bush à Bruxelles ont empêché l'avion venant de Marseille d'atterrir à l'heure et m'ont fait ainsi louper la correspondance pour Liège. Afin de ne pas rater

mon séminaire à l'université, obligation de prendre un taxi. Les étudiants n'ont pas vu mon énervement. Trois heures durant, ils m'ont écouté parler des formes qui produisent du sens, et parfois tant de sens que l'objet, sous la forme, n'est plus visible. Il faudra attendre les examens pour savoir ce qu'ils ont entendu. Car le silence de ces étudiants-là est aussi impénétrable que leur déférence.

Bruxelles, le 5 décembre – Dans l'une des plus belles librairies de Bruxelles, Tropismes, parlé ce matin, devant les vendeurs, de ce que l'on nomme d'un mot de couturier : les "nouveautés". J'en avais choisi trois : *Moon Palace* d'Auster, *La Lumière* de Lindgren et *Pourquoi j'ai mangé mon père*, le désopilant roman de Roy Lewis traduit par Vercors et Rita Barisse. Après tout, c'est ça, l'édition : partager ses plaisirs.

Paris, le 6 décembre – Rue Dauphine, rencontré Claude Roy avec son visage écorché et des yeux voilés par une ombre. Il avait promis de rédiger une préface à *C'est moi qui souligne* pour l'édition de poche Babel. "J'allais vous écrire, fait-il avec un visible embarras, je ne veux pas me dérober, mais… je voudrais en avoir le cœur net. D'où vient cette rumeur ? Berberova aurait collaboré sous l'Occupation ? C'est un abcès, il faut le percer…" Je l'ai interrogé sur ses sources… "Ça se murmure",

s'est-il contenté de me dire. Et n'en dit pas davantage. Dans l'heure qui suit, je suis retourné à *C'est moi qui souligne* et tout de suite au "Cahier noir" qui date des années de guerre. Y ai retrouvé des phrases terribles… "J'ai préféré toute ma vie les vainqueurs aux vaincus. A présent je n'aime ni les uns ni les autres." C'est d'avril 1941. Mais pas le moindre indice de la funeste sympathie dont parlait Claude Roy… Et comment, si Nina en avait eu, cela n'aurait-il pas transpiré dans l'un ou l'autre de ses textes ? Comment aurait-elle échappé aux comités d'épuration au lendemain de la Libération ? Comment aurait-elle été admise en 1950 aux Etats-Unis ? Et pourquoi la rumeur vient-elle aujourd'hui, au moment où le succès est là ? Me suis gardé d'appeler Nina. Dieu sait comment elle le prendrait. A peine reconnue, déjà calomniée…

Là-dessus, Hélène Heckmann est venue me parler d'Amadou Hampâté Bâ, que j'avais rencontré au Festival panafricain de la culture à Alger en 1969. Il est l'auteur d'une phrase que l'on prend souvent pour un proverbe : "En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle." L'homme a franchi le cap des quatre-vingts ans et, dit Hélène Heckmann qui est depuis longtemps son assistante, "le moment est venu de publier ses mémoires". J'ai tenté de la convaincre qu'elle trouverait difficilement éditeur plus convaincu…

Au Paradou, le 10 décembre – Branle-bas de grand matin, au mas. Christine part pour New York afin de revoir avec Paul Auster la traduction de *Moon Palace*. Jules la conduit à Marignane. Mais les labradors n'apprécient pas le départ de leur maîtresse, ils se glissent par le portail entrouvert et se tirent. Heureusement, ils ne l'ont pas suivie jusqu'à l'aéroport. Mais il m'a fallu prendre la voiture de Christine – avec laquelle elle les emmène dans les Alpilles – pour parvenir à rattraper ces fugueurs.

Arles, le 14 décembre – Nina, pour Dieu sait quel motif, appelle Jean-Paul Capitani cet après-midi. Et Jean-Paul, qui aime la clarté, évoque ces rumeurs, mange le morceau. Nina éclate de rire. "Encore cette vieille lune ! s'exclame-t-elle. Il y a longtemps que j'ai répondu à ces sottises. Demandez à Jean-José Marchand !"

Elle a raconté à Jean-Paul que, de Paris occupé, elle avait envoyé à Bounine, Adamovitch et Roudnev, qui résidaient alors en zone libre, des cartes postales – codées pour déjouer la censure – afin de les rassurer sur le sort d'une personne qui leur était chère et demeurait dans la capitale occupée. Quelque chose du genre : Tout va bien ici, nous sommes contents, nous mangeons à notre faim… Ou encore : A Paris on respire librement… L'une de ces cartes, après la guerre, est tombée dans des mains malveillantes qui en auraient fait

une preuve de collaboration…

Arles, le 15 décembre – La radio l'annonçait ce matin, Sakharov est mort d'un accident cardiaque. Est-ce la conséquence de son affrontement avec Gorbatchev, cette semaine à l'Assemblée ? "En voilà encore un, dira Nina avec un mélange de détresse et de fierté, que je laisse derrière moi." Mais son émotion doit être forte. Elles sont toutes récentes, sa rencontre avec Sakharov à Moscou, et la poignée de main silencieuse qu'elle a si bien décrite sur le plateau d'*Apostrophes*.

Arles, le 19 décembre – Christine est rentrée aujourd'hui. Paul Auster lui a remis le manuscrit de son nouveau roman, *Music of Chance*. Elle a profité de son voyage outre-Atlantique pour aller voir Nina et l'a trouvée par instants délabrée, mais plus souvent chaleureuse et pressante. Nina lui a parlé d'une exposition, à la National Gallery de Washington, où elle a vu un nu de Modigliani dans lequel elle a tout de suite reconnu Akhmatova. "Ce qui prouverait, a-t-elle expliqué, que déjà en 11 ou 12, rien n'allait plus avec Goumiliov." Christine et moi, nous avons ouvert un album de Modigliani, et sommes tombés sur une aquarelle de 1907, une étude pour *La Juive*. La ressemblance est, en effet, troublante…

Arles, le 20 décembre – Jean-José Mar-

chand m'a envoyé de Paris un dossier sur l'affaire Nina. Pour lui, la chose a son origine dans la rancune de Roman Borissovitch Goul (mort en 1986), qui n'a jamais pardonné à Nina d'avoir écrit dans *C'est moi qui souligne* qu'il avait été, en 1927-1928, correspondant à Berlin des journaux de Leningrad. Dans un article publié par *Novy Zhurnal*, à New York en 1985 – dont Jean-José Marchand m'a traduit quelques passages –, ce Goul dénonçait en Nina Berberova une prohitlérienne, l'insultait avec grossièreté, l'accusait d'avoir travaillé pour la propagande allemande, et produisait à l'appui de ses accusations le texte des fameuses cartes envoyées en zone libre. Voilà donc le bouillon dans lequel ont proliféré les rumeurs et leurs miasmes.

Françoise Lefèvre vient sans doute de boucler son meilleur livre. Le manuscrit, sans titre encore, raconte l'angoisse, les fièvres, les colères, la lutte d'une mère que son enfant autiste empêche d'écrire un livre qu'en vérité l'on se surprend en train de lire. Dans le corps du récit, qui tourne parfois au pamphlet, de somptueuses créatures passent qui occupent soudain tout l'espace. Lecture faite, le titre s'impose : ce récit, c'est *Le Petit Prince cannibale* qu'il faut l'intituler !

Au Paradou, le 23 décembre – Bush envahit le Panamá, Noriega lui échappe. Ceauşescu

massacre ses concitoyens, on parle de trois mille morts, massacres en direct à la télévision, les commentateurs soulignent la supériorité de la Securitate sur l'armée qui s'est ralliée au peuple, on annonce l'arrivée de commandos syriens et libyens, le couple Ceauşescu a disparu, on attend en vain une prise de position de Gorbatchev. Le gouvernement provisoire des insurgés fait appel au poète Dinescu, sans doute inspiré par l'exemple des Tchécoslovaques qui veulent élire Václav Havel à la présidence.

Au Paradou, le 24 décembre – "Quatre degrés Fahrenheit à New York, me dit Nina au téléphone. Ne viens pas, ajoute-t-elle comme si je m'apprêtais à partir. Les voitures sont bloquées et il y a des morts." Puis, elle évoque l'affrontement des insurgés roumains avec la bête qui l'avait chassée de chez elle voici soixante-dix ans. Et soudain, de cette voix tendue, enrouée, que je reconnaîtrais entre mille : "Je te jure, dit-elle, que je n'ai jamais écrit ni publié une seule ligne favorable aux Allemands, pendant la guerre. J'ai même dissuadé mon ami Smolenski de le faire, lui dont le père avait été fusillé par les Bolcheviks et qui s'était battu du côté des Blancs. Et tu sais, reprend-elle après l'un de ces silences que je me garde bien de rompre, deux personnes au-dessus de tout soupçon ont été exemplaires avec moi dans cette inquié-

tante période maccarthyste qui s'est écoulée entre mon arrivée aux Etats-Unis en 1950 et le moment où j'ai reçu la citoyenneté américaine en 1954 : Alexandra Tolstoï et Alexandre Kerenski. Tous deux ont répondu de moi devant la CIA." Puis, après un nouveau silence : "Ces horribles rumeurs viennent de la jalousie provoquée par le succès de mes livres. Il y a un mois, j'ai reçu une lettre d'un vieux Russe qui a servi le tsar. Il me reprochait d'avoir parlé de celui-ci avec cruauté, grossièreté, désinvolture, et il ajoutait que cela ne l'étonnait pas puisque j'étais entourée de juifs… Tu vois jusqu'où ça va !" Avant de raccrocher elle m'a dit qu'elle allait mercredi à Washington où Alexandra Tolstoï organisait une soirée en son honneur.

Depuis vendredi, entrepris la révision de la traduction des *Journaux* de Stephen Spender. Terrifiant travail compte tenu du nombre de pages, et de la double lecture qui s'impose. Mais quels voyages dans la vie de ce nomade que chaque été ramène dans notre Provence !

Au Paradou, le 26 décembre – Il commence bien mal, ce nouveau régime roumain ! Il aurait mieux valu que les insurgés reconnaissent avoir abattu les Ceauşescu plutôt que d'entendre un militaire amidonné proclamer devant les caméras qu'il y avait eu, à huis clos, un procès "en règle" avec sen-

tence de mort, suivie d'exécution immédiate.

Samuel Beckett a été enterré sans que l'on fût avisé de sa mort. Discrétion à l'image d'une œuvre dont la reconnaissance est venue par l'obstination première de quelques lecteurs éclairés. Me suis souvenu de Max-Pol Fouchet me racontant jadis le reproche qu'on lui avait fait, en un haut lieu éditorial où il avait plaidé pour Beckett, de s'entêter à défendre des écrivains "de si peu de talent"…

Au Paradou, le 27 décembre – Regardé, assez tard, la télévision. Soudain, un document terrifiant de la télévision roumaine : le procès des Ceauşescu, leur condamnation et leur exécution. La Terreur, deux siècles plus tard, en direct. Jamais je ne me suis senti aussi viscéralement adversaire de la peine de mort !

Au Paradou, le 31 décembre – A la radio, hier soir, on annonçait qu'Alexandre Paléologue venait d'être désigné comme ambassadeur de Roumanie à Paris. C'est lui, l'élégant philosophe, fumeur de pipe, à qui j'avais laissé ma provision de tabac à Bucarest en juin dernier… Les Roumains, dit la radio, viennent d'abolir la peine de mort (il était temps), d'instituer le repos hebdomadaire de deux jours, et ils ont décidé la restitution des terres aux paysans.

François Mitterrand, lui, en présentant ses vœux aux Français, a prophétisé la naissance d'une grande confédération européenne.

Nous étions en famille, avec quelques amis, pour cette veillée. Nous avons appelé Nina et lui avons parlé à tour de rôle. Cette femme de bientôt quatre-vingt-neuf ans, enfin célèbre, passe dans la solitude l'ultime soirée d'une année qui a vu sa consécration littéraire et, par l'effondrement des Etats communistes, la confirmation qu'au début de ce siècle, elle avait choisi la juste voie.

1990

Au Paradou, le 1er janvier 1990 – Cees Nooteboom a déboulé ici. Il avait passé le réveillon chez Hugo Claus. On a parlé de l'Est, du mur de Berlin, car Cees était présent pour la fête de l'effondrement. Mais on en est vite venu à ce qui le hante, comme la plupart des écrivains de son âge : le souci de rassembler ses livres de telle manière que soit visible le fil qui relierait ceux d'aujourd'hui aux écrits de ses débuts. Imposer ainsi une logique dans ce qui n'a peut-être été, au cours des ans, qu'un itinéraire inspiré par l'intuition, la fantaisie, les circonstances, les écarts de la pensée.

Ce soir, à *Océaniques*, deux documents, deux retours… Anna Prucnal en Pologne et Nina Berberova en Russie. Quel contraste ! Anna : une ruée, un festival d'émotions débridées. Nina : le succès, oui, les foules, oui, les débats… mais aussi l'émotion contenue dans le regard, la pudeur, la distance, la parole mesurée, les silences de

haute lice et l'horreur (non feinte) du sentimental. Dommage que la parole de Nina soit confisquée par une nouvelle question chaque fois qu'à la précédente elle veut répondre par un retour à l'histoire, au passé, à ses idées. On reste au bord de la mémoire. Défense de descendre dans les profondeurs. Mais c'est tout de même un superbe carnet de voyages, et Nina, en bateau sur les canaux de Leningrad, le foulard au vent, les cheveux rebroussés, les yeux au ciel, est somptueuse et belle, une Greta Garbo.

Au Paradou, le 20 janvier – Douze jours de forte fièvre (épidémie grippale) au cours desquels les visites, les rêves, les lectures se sont mêlés pour donner parfois naissance à des fantasmes ou à des fantômes. Michel Guérin est-il bien venu me voir, avons-nous parlé de son livre, *La Terreur et la pitié*, m'a-t-il dit – ou l'ai-je imaginé après son départ – que nulle pensée n'est innocente de sa forme ? Je me souviens maintenant de comptes terrifiants dont je ne venais pas à bout, à propos de *Journals* de Spender : tant de signes, tant de mots, tant de lignes, tant de pages, tant d'heures… Je revois aussi, par la fenêtre de la chambre, un temps d'hiver qui n'a rien d'hivernal, des aubes africaines, des crépuscules polaires, des automnes anglais. Ai-je rêvé ou est-il vrai qu'un soir, assez tard, une femme que je ne connais pas a téléphoné qui disait

avoir lu l'un de mes livres et voulait m'entendre pour savoir si ma voix "collait" avec l'écriture ? En revanche, je me souviens parfaitement d'avoir lu dans *Le Monde* un article sur les mensonges de Timisoara, sur soixante mille victimes ramenées à deux mille (mais une seule, ce serait déjà trop), sur un charnier constitué avec des cadavres enlevés à l'Institut médico-légal. Et puis, Nina, avertie par Dieu sait qui, a voulu avoir de mes nouvelles, et moi je savais que son mépris pour la maladie est si fort qu'il s'étend à ceux qui ont la faiblesse d'y succomber… Pour finir, trois coups de gong, avec la mort de Charles Hernu, de Robert Morel et de Pierre Barbizet, trois personnages rencontrés fort brièvement mais qui, sous l'effet de la fièvre, m'ont paru trois blocs qui se détachaient de la falaise. J'ai su la convalescence venue quand j'ai pris plaisir à relire la traduction du gros livre de Spender, quand j'ai retrouvé la danse de la traduction avec le texte qu'elle déshabille et rhabille tour à tour, quand j'ai redécouvert le goût de remplacer les mots usés par d'autres que l'usage n'a pas ternis, quand la conscience m'est revenue du rôle que peuvent jouer des locutions qui, telles de petites fusées d'appoint, corrigent en temps et lieu voulus la trajectoire de la phrase, quand a reparu le besoin d'évaluer en musicien de la phonétique la différence entre un mot et son équivalent dans l'autre langue, quand je me suis remis à

ajuster la perspective temporelle par l'usage attentif des temps grammaticaux, bref quand m'est revenue l'envie de la fête larbaldienne !

Au Paradou, le 21 janvier – A Nina je dis que les amandiers sont en fleur… Mais elle s'en bat la paupière et s'en prend à Gorbatchev pour le bain de sang qu'il provoque en Azerbaïdjan avec l'air de vouloir séparer Arméniens et Azéris. "Les Arméniens jadis venus à Moscou, dit-elle, étaient estimables et estimés. Mais ceux qui sont restés ne sont plus que moujiks incultes…" Après un moment, elle ajoute qu'elle reçoit de Moscou des appels angoissés en provenance de juifs et d'Arméniens qui lui disent redouter le retour des pogroms.

Arles, le 31 janvier – Lu la traduction rigoureuse que Marianne Véron vient de nous donner des *Noms* de Don DeLillo, un livre où l'obsession onomastique sert de prétexte à la tentative d'expliquer l'Amérique par le monde et le monde par l'Amérique. Lu aussi, dans la traduction d'Alexandra Boutin, *A la mémoire de Schliemann*, un récit assez bref que Nina m'avait fait découvrir dans une version anglaise il y a trois ans. Elle va surprendre ses lecteurs français avec cette parodie de science-fiction où la dérision le dispute à la folie qu'engendre parfois l'exil.

Arles, le 2 février – Un éditeur algérois nous propose de coéditer *Ma mère, l'Algérie* que vient d'écrire Jean Pélegri. J'avais le souvenir, très présent, du *Maboul* et des *Oliviers de la justice*. Cette fois, le texte testamentaire du Pied-Noir qui a "épousé" l'Algérie produit le son continu que ferait une seule corde, grave et soutenue. C'est une protestation de foi magnifique, et elle vient quand montent d'Algérie des rumeurs sourdes et inquiétantes.

Au Paradou, le 3 février – Rituel dominical de la conversation transocéanique. "Tu sais, dit Nina, janvier m'a permis de me reprendre et de comprendre. Notre voyage en Russie m'a ébranlée, comme jamais je ne l'aurais cru, et jamais je n'y retournerai !"

Dans son récit, *De cape et de larmes*, dont elle a reçu les épreuves, elle voudrait couper une partie du récit de Smaïlev parce que ce personnage revient du goulag avec de la cagoterie. "Suffit, assez de bondieuseries !" dit-elle d'un ton qui me fait penser à celui d'Albert Cohen. "Mais ce Smaïlev, lui dis-je, il est d'une telle actualité… Souviens-toi, à Moscou, à Leningrad pendant notre voyage, cet arrogant retour de la religion, les hordes de popes dans le hall de l'hôtel Ukraïna…" L'image paraît la frapper. "Alors ne supprime rien, me dit-elle, tu le sais, tu as ma confiance." Ce sont des mots sous le poids desquels l'éditeur vacille… Plus tard, elle dira : "En mars,

quand tu viendras ici, tu m'aideras à prendre une décision… De quelle manière organiser mes dernières années ? Faut-il que je reste à Princeton, ou ferais-je mieux de m'installer en France ?" Toute la soirée, avec Christine, élaboré des plans et imaginé que nous donnions congé à nos gardiens pour installer Nina dans la partie du mas qu'ils occupent…

Arles, le 5 février – Gorbatchev a gagné, dit-on sur les ondes. Gagné quoi ? Il a obtenu la promesse que serait supprimé, dans la Constitution, l'article 6 qui définit le rôle hégémonique du parti communiste. "Mieux vaut saluer le joueur d'échecs que l'homme d'Etat", m'a dit Nina.

La préface pour *C'est moi qui souligne*, Claude Roy l'a bien écrite, m'assure-t-il dans une lettre, mais il préfère la garder sous le coude et en faire un article qu'il publiera quand le livre paraîtra. Il ne tient pas, dit-il encore, à se trouver mêlé à une polémique. Ainsi la preuve en est-elle sans cesse resservie : jamais la lance d'incendie des démentis n'éteint tout à fait la maudite braise des rumeurs…

Arles, le 10 février – Nelson Mandela sera libéré demain. La droite sud-africaine a déjà promis de le pendre haut et court.

A la librairie, reçu ce soir Giorgio Pressburger dont nous venons de publier *L'Eléphant vert*, un livre écrit à quatre mains

avec son défunt frère Nicola. Salle pleine. Dans le dialogue, découverte d'un homme multiple, cosmopolite, sémanticien, expert en opéra, et d'un vrai Triestin.

Au Paradou, le 12 février – Au téléphone dominical, Nina paraissait épuisée. Elle sortait d'un entretien de cinq heures avec une déléguée de l'Académie des sciences de l'URSS qui s'occupe des échanges d'étudiants avec les Etats-Unis. Cette femme a révélé à Nina que ses passages à la télévision russe, en 1989, avaient marqué. "Je lui ai tout de même dit, me raconte Nina, que je ne retournerai pas à Moscou cette année, malgré les invitations que je reçois. C'est venu trop tard, comme Gorbatchev… J'ai lu des articles, ajoute-t-elle, des reportages, des interviews : les adversaires de Gorbatchev sont grossiers, incultes et arrogants."

Au Paradou, le 24 février – Anticipant quelque peu mon anniversaire, Pierre Alechinsky m'a rapporté de New York un Parker Duofold fabriqué en 1925, année de ma naissance. Nous avons travaillé sur le catalogue de sa prochaine exposition en Arles. Il avait imaginé de l'intituler *A en Pce* ou *A en Arles*. Je lui ai suggéré *Alechinsky sur Rhône*. C'est comme si, à mon tour, je lui avais fait un cadeau.

"Le printemps nouveau est arrivé !" clament en chœur, après les amandiers, les pêchers couverts de fleurs roses presque impudiques.

François Mitterrand a fait savoir qu'il acceptait le principe du livre de photos que nous lui avions proposé de réaliser avec Robert Doisneau. Mais on sait que les "oui, en principe" du président sont plutôt des "je ne dis pas non"…

En vol sur l'Atlantique, le 28 février – Toujours des illusions sur la manière d'occuper les huit heures de vol… Procédures de décollage, apéritif, repas, film qu'on se promet de ne pas regarder… Le temps dont on croyait disposer est gâché. On rouvre les rideaux : le Saint-Laurent pris par les glaces. Et puis il y a ce que me montre Jean-Paul Capitani : l'aile rapiécée de ce vieux Jumbo de la TWA, avec des rivets qui sautillent comme des puces. Peu rassurant !

New York, le 1er mars – Rien n'est comparable au crépuscule new-yorkais dans un ciel dégagé : un buisson urbain si léger, malgré ses masses, que l'on s'attendrait pour un rien à le voir s'élever dans le ciel avec ses flèches illuminées. Les voyageurs arrivant jadis en vue de Carcassonne avaient peut-être le même sentiment.

Jean-Paul et moi, nous avions invité Juliette Dickstein, petit mérinos tout frisé, drôle et savante, qui est un peu notre correspondante permanente à New York. C'est elle qui avait choisi le restaurant. Elle en faisait un mystère. Nous voilà sur Broadway, au coin de la 112e rue. En sortant du

taxi nous levons le nez : *MOON PALACE* ! Juliette nous a conduits dans l'établissement qui a donné son titre au roman de Paul Auster. *Real Shanghai and Peking Style*… C'est, en vérité, une grande cantine comme on en trouve en Chine, et la nourriture y est ordinaire. Mais, d'être là et de nous réjouir à l'idée de raconter la chose à Paul, cela met notre compagnie dans d'excellentes dispositions.

New York, le 2 mars – Paul Auster avait choisi un restaurant, *downtown*, à TriBeCa, ancien quartier d'entrepôts dans un décor postmoderniste. Délire des années vingt, bruit de mer en équinoxe, vacarme musical, conversations hérissées de voix comme un mur d'éclats de verre. Paul Auster et Siri Hustvedt étaient en verve, mais Don DeLillo – accompagné de Barbara, sa claudélienne épouse –, bien que je lui apportais le premier exemplaire de l'édition française des *Noms*, paraissait moins expansif que lors de notre rencontre à Brooklyn. Sabine Wespieser – qui, chez Actes Sud, suit en *editor* les livres de Paul –, séjournant à Boston, nous avait rejoints par un avion du soir. Au milieu du vacarme, la conversation a tournoyé à la façon d'une colonne de sable dans le désert. Tout s'y est mêlé et parfois confondu, *Les Noms*, *Moon Palace* (le roman et le restaurant), les personnages de nos romanciers, les affaires de Russie, les souvenirs du voyage avec Berberova. Sur

chaque chose, le commentaire de nos amis avait la saveur des mots d'écrivains. Car Paul et Don sont à tout instant des écrivains qui, tel Beckett, rappellent volontiers "qu'ils ne sont bons qu'à ça".

Princeton, le 3 mars – Nina Berberova et Murl Barker nous attendaient à midi, Jean-Paul Capitani et moi, à la petite gare de Princeton. Aux pommettes mongoles saillant plus que d'habitude, j'ai vu que Nina était dans un état de profonde fatigue. Et au reproche qu'elle nous faisait de n'avoir pas pris un train plus matinal – alors que nous étions par deux fois convenus de celui par lequel nous venions d'arriver –, j'ai compris qu'elle retombait dans la confusion que, depuis notre retour d'URSS, j'avais parfois observée. Comme si elle avait compris par mon regard, Nina m'a fait l'aveu que son énergie, entamée par le voyage en Russie, était maintenant rongée par le désespoir que lui apportent les nouvelles de "là-bas".

Murl Barker est reparti pour Philadelphie après le déjeuner. Nous avons alors passé avec Nina un après-midi éprouvant. Elle voulait aborder trop de sujets et n'y mettait pas de patience. Après l'avoir entendue raconter les menaces que lui font subir, maintenant qu'elle est reconnue, d'étranges éditeurs de livres russes de l'immigration, on est venus aux ouvrages qui restent à traduire, tel *La Souveraine*. Nina s'est écriée : "Pas maintenant, pas ceux-là, pas avant ma

mort ! Après ma mort, tout ce que tu veux." Impossible de lui faire dire pourquoi. Mais le plus important fut, en fin de compte, ce plan avec lequel nous venions et par lequel nous lui garantissons à vie des revenus confortables. Elle a pris les papiers du bout des doigts, les a déposés sur son bureau, avec l'air de dire que ce n'était pas essentiel. Mais, très vite, elle les a repris, les a lus, et son visage s'est éclairé : "Me voilà pour la première fois, et pour toujours, à l'abri du besoin." Aussitôt, elle a sorti d'une boîte des photos que je désespérais d'obtenir, où sa beauté de femme de vingt, puis de trente ans, avec un fort type cézannien, un visage ovale et dans les cheveux la raie médiane, coupe littéralement le souffle.

Au crépuscule, nous avons tenté, Jean-Paul et moi, de réconcilier Nina avec son ordinateur. Elle l'avait recouvert d'une housse et nous a dit : "Je ne lui parle plus. J'ai compris qu'il ne m'aimait pas."

Pendant le dîner au Peacock Inn, elle avait retrouvé une énergie nouvelle, et quelle verve ! Elle ne mange jamais le soir et ne veut alors que son traditionnel verre de *Harvey Bristol Cream on ice*… Un philtre ? La voilà qui démarre. Elle dit : "J'ai revu Brodsky chez Diane de Fürstenberg. Il n'avait pas l'air normal, il disait que les bourreaux sont plus intéressants que leurs victimes. Je ne veux plus avoir affaire avec lui !" Elle vire de bord : "Quand je suis entrée dans la salle de bains de cette suite

que Diane et sa mère (rescapée d'Auschwitz) m'avaient réservée au Carlyle Hotel, j'ai été suffoquée : plafonds et sols, tout était miroirs ! Pourquoi m'avoir installée dans un bordel ?" Mais le nom d'Auschwitz clignote dans son esprit. "Avez-vous entendu parler, demande-t-elle, du pogrom qu'on annonce pour le 5 mai, en Russie ? Des gens m'ont prévenue. Le 5 mai, il faut que je sois devant ma télévision. Vous aussi, soyez attentifs ! Les Arméniens vont y passer avec les juifs." Pour écarter cette vision, je fais observer à Nina qu'elle ne m'a rien dit de la soirée chez Alexandra Tolstoï. "Ne m'en parle pas, murmure-t-elle. Cette femme avait convoqué de grands académiciens comme s'ils n'étaient que des cuisiniers." Puis, par un bond de côté, elle revient aux relations de Modigliani avec Akhmatova : "Ils s'envoyaient en l'air, et pendant ce temps, Goumiliov, le mari, était au front. Comme dans *Le Diable au corps*." Et tout à trac : "Si jamais on me donne le Nobel, tu accepteras de le partager avec moi ?" Qui lui a donc fourré cette idée de Nobel dans la tête ? Intarissable, elle se tourne, un peu plus tard, vers Jean-Paul : "Un jour, un reporter de la télévision américaine est venu pour «voir» ce témoin de la révolution de 1917 que je suis. Il m'a demandé, comme s'il me défiait, si je me souvenais du 25 octobre. Naturellement, je m'en souvenais ! Ce jour-là, il y avait de l'agitation dans l'air, je ne suis pas allée au